

Remue-méninges à Barcelone

Michèle Leroux

Nous étions plus de 600 – journalistes, scientifiques, chercheurs, communicateurs, muséologues et éducateurs – à participer à la 8^e Conférence internationale organisée par le réseau «Public Communication of Science and Technology» (PCST). Cet intéressant remue-méninges s'est tenu en juin dernier, dans le cadre du *Forum Barcelona 2004*, un événement aux allures d'exposition universelle qui visait à favoriser le dialogue entre les cultures. Le thème de la conférence était d'ailleurs «Connaissance scientifique et diversité culturelle». Les participants provenaient de plus de 50 pays répartis sur les cinq continents.

Entre l'atelier sur les nouveaux modèles de musées scientifiques qui a précédé la conférence et le séminaire réunissant une centaine de journalistes à l'Université Pompeu Fabra qui l'a clôturée, l'événement principal a consisté en trois plénières et une trentaine d'ateliers, tous offerts avec traduction simultanée en espagnol et en anglais. On y a traité des liens entre la science moderne et les cultures locales, de l'importance de la participation des citoyens à la diffusion scientifique, de l'évolution des conditions de pratique des journalistes et des récents développements dans le monde de la communication scientifique.

Qui doit communiquer quoi?

Certains ateliers ont donné lieu à des débats musclés, notamment sur les responsabilités des chercheurs et des institutions scientifiques en matière de communication et sur la qualité du traitement de l'information scientifique dans les médias.

«Les scientifiques devraient se faire un devoir d'expliquer leurs travaux au public, car c'est lui qui paie la note», signalait Martinez Saez, de l'Institut d'astrophysique des îles Canaries. Toutefois, les résultats du sondage



Photo : Michèle Leroux

Une ruelle du quartier «Barri Gotic» de Barcelone.

qu'il a présentés aux congressistes indiquent que seulement 30 % des chercheurs sont intéressés à parler publiquement de leur travail. Pire encore, reconnaît M. Saez, 50 % des chercheurs interrogés estiment que la médiatisation de la science constitue de la prostitution, en quelque sorte. «Ils soutiennent que leur travail, c'est de faire de la science et de la recherche, pas de la communication». Cette opinion n'était certes pas celle de la majorité des participants à la conférence, qui, avides de trouver les meilleures façons de communiquer la science, se sont demandés s'il fallait des journalistes formés en science ou des scientifiques initiés à la communication.

Le fait de n'avoir aucune formation scientifique n'a certes pas empêché le réputé journaliste du *New York Times* John Noble Wilford de couvrir les sciences depuis presque 50 ans, sa car-

rière «scientifique» ayant débuté avec le lancement du satellite russe Sputnik, en 1957; ni de recevoir deux Prix Pulitzer. «Les journalistes et les scientifiques ont beaucoup en commun en ce qui concerne la quête des connaissances, mais tout les sépare quand il s'agit de rapporter les résultats de leurs recherches», notait M. Wilford, qui a été créateur et rédacteur en chef du *Science Times* – un supplément hebdomadaire consacré à la science depuis 25 ans. «Être journaliste, en sciences ou ailleurs, c'est bien autre chose que de rapporter fidèlement des propos. Il faut évaluer ce qui fait la nouvelle et pourquoi, garder son sens critique, alerter le public pour qu'il le soit aussi et savoir raconter des histoires. Simplement, clairement, intelligemment et avec grâce», ajoutait-il dans l'allocution qu'il a prononcée à la clôture des débats.

«Les scientifiques pensent que la

science est le centre de l'univers, mais ce n'est pas le cas, signalait en écho aux propos du journaliste la professeure Bernadette Bensaude-Vincent de l'Université Paris X. L'enjeu le plus important dans la communication scientifique, c'est de répondre aux questions des gens et non de reprendre les sujets qui intéressent les chercheurs.»

Scientifiques sur la sellette

Très avancés dans le domaine de la formation pratique des scientifiques pour améliorer leur performance dans les médias, les Australiens ont partagé leur expérience avec les congressistes, organisant même une session de formation condensée. Ils ont fait visionner trois topos diffusés aux nouvelles, sur trois réseaux de télévision différents, rapportant une récente découverte scientifique des chercheurs d'un institut de recherche local. Un jeu questionnaire a suivi. Combien de temps durent ces reportages? Quelle proportion de ces 90 secondes est consacrée à l'entrevue du chercheur? De quoi parlait le scientifique dans ces extraits qui totalisent en moyenne 15 secondes? Combien de séquences d'images compte chaque topo? Il n'y a pas eu beaucoup d'étoiles dans le cahier-réponse des scientifiques, mais leur prise de conscience a valu de chauds applaudissements à l'organisatrice de l'atelier, la consultante en communication Jenni Metcalfe, de Brisbane en Australie.

Dans un autre atelier, on a tenté de comprendre pourquoi la tâche d'expliquer les phénomènes à dense contenu scientifique est si laborieuse. L'étude de cas menée par Javier Cruz Mena, de l'Université nationale autonome de Mexico, indique qu'après trois semaines de couverture médiatique intensive, le public ne disposait toujours pas de l'information essentielle minimale pour comprendre ce qu'est le syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS).

Un biologiste norvégien a même raconté qu'après une conférence de presse où ont été rendus publics des tests concluant que tous les poissons d'une certaine région étaient tout à fait aptes à la consommation, à l'exception d'une espèce, les manchettes disaient exactement le contraire. Si pour plusieurs participants, les médias diffusent une information superficielle, sensationnaliste, alarmiste, déformée et souvent dictée par l'agenda politique, d'autres soutiennent que la quantité et la qualité de la couverture en sciences progressent constamment.

Durant la terrible nuit du 13 novembre 1985, ni les scientifiques ni les journalistes colombiens n'avaient toutefois de quoi pavoiser, a fait valoir la journaliste Lisbeth Fog. En quelques minutes, plus de 20 000 résidents du village d'Armero ont péri lors de

l'éruption du volcan Nevado del Ruiz, la deuxième plus meurtrière éruption du 20^e siècle. Les experts de l'Institut géoscientifique Ingeominas avaient pourtant tenté d'alerter journalistes et autorités locales, mais personne n'a compris ce qu'ils expliquaient. La population n'a pas été informée et le drame qui aurait pu être évité ou amoindri reste douloureux dans la mémoire des Colombiens.

Savoir indigène

Lors de la plénière portant sur la relation entre la science moderne et les connaissances indigènes (en anglais, on parle de *native knowledge*), des journalistes et des scientifiques ont décrit divers projets locaux mettant en scène ces deux types de savoirs. L'utilisation de la voie lactée par les Indiens du Brésil, qui organisaient leurs déplacements selon les constellations, a suscité l'intérêt des astronomes et des écotouristes. En Thaïlande rurale, on codifie les pratiques ancestrales des guérisseurs locaux en tentant de les conjuguer à la médecine moderne, ce qui pourrait diminuer les coûts des soins de santé. En Afrique, on utilise des techniques agricoles qui datent de plusieurs siècles, comme l'agriculture biologique et le contrôle intégré des insectes.

Barcelone la magnifique

Quant à Barcelone, cette ville est irrésistible! La lumière, l'architecture, le design, le sourire des passants, les ruelles, les odeurs, les artistes de la rue, et bien sûr les *tapas* – ces délicieux amuse-gueule qui font la gloire de la cuisine catalane – tout pour charmer. Au-delà des chefs-d'œuvre fort impressionnants – y compris la controversée *Sagrada Família* de Gaudi – c'est l'omniprésence de la beauté et de l'art qui m'a fascinée. Entrer au marché de la Boqueria en foulant un pavement de mosaïque conçu par Miro... commander un xérès juste pour admirer la décoration d'un bar... découvrir une machine distributrice d'œuvres littéraires dans le métro... de vrais moments de grâce!

P.S. Du 4 au 8 octobre prochain, se tiendra à Montréal la 4^e Conférence mondiale des journalistes scientifiques, sur le thème «L'avenir à la une : le journalisme aux frontières de la science». L'événement est organisé par l'Association des communicateurs scientifiques du Québec, en collaboration avec divers organismes, dont la Fédération mondiale des journalistes scientifiques •



Photo : Isabel Bassetas

John Noble Wilford, journaliste au *New York Times*, montrant une édition récente du cahier *Science Times*, en compagnie de Vladimir de Semir (sur la photo, à droite), président de la 8^e Conférence internationale sur la communication publique de la science et de la technologie.

SUR INTERNET

www.pcast2004.org
www.wcsj2004.com